

Le sommeil est cyclique. Un rituel universel. Ce qui s'éveille s'endort. Ce qui vit meurt. Dans "The Longest Sleep", Rafik Greiss interroge le cycle de la vie. Il embrasse les rituels qui troublent le temps linéaire. Un piano abandonné? Une sculpture (*Thais (Bird of Paradise)*, 2024). Une carte postale déformée? *The Second Life of a Cat* (2024). Il demande, avec malice: et si l'Omega était l'Alpha? Et si notre vie, et tout ce qu'elle charrie, était éternelle? C'est le rêve ici.

Une obsession pour le cycle de vie des objets anime le travail de Rafik Greiss. Bon nombre des œuvres exposées ici sont le fruit de sa pratique du *trash-to-treasure* dans les rues de Paris, de Tbilissi et du Caire. Il trouve son pouvoir dans les seuils et les espaces intermédiaires : le paillason usé d'une mosquée soufie (*Mawlid Doormat*, 2024), une photographie d'un tissu suspendu dans un terrain vague (*Trade Winds, White Heat*, 2024). Dans un ensemble de portes usées de la rue en Géorgie, Greiss place une délicate vignette d'intimité, le verre sale étant une gaze protectrice (*Lèvres Froides (Die Selection Cover)*, 2024). Ses manipulations de l'objet et de l'image redonnent vie à une réalité oubliée. Tirer, transporter, couper, scanner, encadrer, déchirer, rechercher, répéter. Les images bidimensionnelles d'objets tridimensionnels se texturent grâce au papier, au cadrage et à la granulation. Elles redeviennent tridimensionnelles. Un cycle.

Au fond de la galerie, des panneaux de bois encadrés rengainent le refuge de Greiss pour des rebuts. Œuvre in situ, *With tree pollen covering everything, and more skin showing everywhere you look, sometimes spring feels a bit like...* (2024) pose la question de la nature relative du mot « sale ». Surprise : la définition est culturelle, façonnée par la religion et la condition économique. Dans le coin inférieur des panneaux, il grave Adam, déchu. Dans cette image du XIVe siècle, Adam brandit une poutre en bois d'*arbor philosophica*, précurseur alchimique de la pierre philosophale. Greiss ne le dirait pas, mais il a le don de transformer la matière première en or. En se réappropriant et en revalorisant les déchets de son pays d'origine, Greiss subvertit notre sens du sacré, du propre et de l'impur. Il voit des rituels dans l'environnement (voir *Pattern Recognition I et II*, 2024). Et ici, dans l'ardoise blanche de la galerie, ses objets sont isolés de leur source. La perspective est recadrée.

Au sous-sol, un film en triptyque ancre le rêve. Le premier travail cinématographique de Greiss, *The Longest Sleep*, emmène les spectateurs dans un ensemble de rêve fiévreux de mawlids, qui signifie « anniversaires » en arabe. Il s'agit de célébrations d'anniversaires pour les wali soufis, des saints locaux qui servent d'intercesseurs auprès de Dieu. Greiss documente les rituels de prière exécutés lors des mawlids, connus sous le nom de hadra. Extasiés, les croyants s'inclinent à gauche, puis à droite. Ils crient, inspirent, prient, relâchent. Et ainsi de suite. Du crépuscule à l'aube.

C'est addictif, ou du moins c'est ce que Greiss a observé au cours des dix mawlids auxquels il a participé cet été. Comme les « deadheads » ou les « rave kids », il a rencontré beaucoup des mêmes personnes pieuses voyageant à travers l'Égypte à la recherche de quelque chose de supérieur. Il insiste sur le fait que le film ne traite pas de religion. *The Longest Sleep* traite plutôt du transcendantalisme comme d'une pratique cyclique qui déforme le temps. « J'ai été profondément ému de voir que les gens pouvaient atteindre ces états altérés sans drogue », se souvient Greiss. « Leurs yeux se révulsaient dans leur tête et de la salive s'échappait de leur bouche lorsqu'ils tournaient ensemble. L'intensité était contagieuse ». Selon Andrew Newberg, expert dans le domaine émergent de la neurothéologie, tous ces actes enflamment la même partie de notre cortex préfrontal. La croyance a un côté spatial, elle est inscrite dans notre cerveau. Imaginez un tourbillon des pèlerins-dépendants avec les synapses qui s'allument. Il existe un potentiel de rupture - dans le mouvement et l'émotion.

Pour Greiss, la frontière entre la mosquée et la rave est poreuse, et la recherche de la transcendance est universelle. C'est un phénomène cyclique, comme le manège du film. « Je n'ai pas grandi avec la religion, mais j'ai toujours été intrigué par l'obstination des religieux », explique Greiss. Ils s'obstinent à poursuivre ce plan supérieur où le temps s'enroule en spirale. Pendant le tournage de « *The Longest Sleep* », Greiss n'a jamais participé à la hadra. « Si j'avais pu être invisible pendant le tournage, je l'aurais fait », admet-il. Lui et nous, nous sommes des gêneurs modernes de la transcendance. Mais peut-être devrions-nous nous salir ? Osciller à droite puis à gauche. Puis pleurer, inspirer, prier, relâcher, recommencer. « Le corps est pris d'assaut », se souvient Greiss. Jusqu'à ce que vous tombiez dans le plus long des sommeils.

Andrew Pasquier

Greiss (né en 1997) est un artiste égyptien d'origine irlandaise actuellement basé à Paris. Son travail a été exposé internationalement dans des lieux tels que la Kunsthalle de Zurich (Zurich, 2024), le Swiss Institute (New York, 2023) et Balice Hertling (Paris), entre autres. Sa première exposition personnelle a eu lieu à la Galerie Balice Hertling en 2021.